

# *mémoire*

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

## Plurielle



**Fête arabe par Jofo Durgont – collection particulière**

N°101 – Décembre 2020

cliquer sur un auteur ou u N° de page pour accéder au texte

## ***Sommaire***

### **Éditorial**

La Rédaction.....	4
Les chemins de mémoire.....	5
Les causes de la conquête de l'Algérie, la petite période glaciaire des 17° - 18° siècles et la pénurie de froment <i>Annie Krieger – Krynickl</i>	
Les chemins de mémoire.....	17
Les années de bled de Marie Bugéja18 <i>Patrice Sanguy</i>	
Les chemins de mémoire.....	22
Marie Bugéja <i>Patrice Sanguy</i>	
Biographie .....	34
Eugène Fromentin, peintre et écrivain <i>Odette Goinard</i>	
Les chemins de mémoire.....	44
La petite fille qui ne voulait pas marcher et le pacha de Fès45 <i>Annie Krieger – Krynicki</i>	
Points livres.....	51
Le Premier convoi 1848 <i>Michèle Perret</i>	
Points livres.....	54
Ma mère , cette Maltaise de Tunisie <i>Carmel Sammut</i>	

*Mémoire d'Afrique du Nord*

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)



# Éditorial

## La Rédaction

Chers amis lecteurs

Dans ces temps de confinement, nous aurions pu suivre l'exemple de Xavier de Maistre avec son *Voyage autour de ma chambre* ( déjà en 1794 ! ) mais nous avons décidé de vous emmener plus loin !

Odette Goinard, spécialiste des biographies, nous entraîne à la poursuite d'Eugène Fromentin au Sahel et à Alger et de son ambiguïté décrite par Patrick Tudoret : mi-écrivain, mi-peintre.

De la géopolitique avec Patrice Sanguy et sa connaissance aigüe du Maroc pour décrypter les inquiétants pressentiments, dès 1936, d'une femme « singulière », l'aventureuse, Marie Bugéja, elle aussi mi-écrivain, mi-reporter.

La consultation de documents historiques, scientifiques et littéraires nous a permis d'étayer l'hypothèse que la période glaciaire qui affecta la France et une partie de l'Europe au 17° et 18°, entraînant un déficit en froment et une disette terrible fut à l'origine de la conquête de l'Algérie, le ravitaillement par la Régence d'Alger étant empêché par les pirates.

Une conséquence de cette dernière : une triste épopée, celle des Parisiens de 1848, de péniches en bateau, portés par l'illusoire espoir d'une terre paradisiaque, l'Algérie selon Michèle Perret, avec le choléra à l'affût.

Mais la Maltaise de Tunisie de Carmel Sammut, vraie Mère Courage, insuffle sa croyance dans le progrès à ses enfants et offre l'exemple rare d'un optimisme raisonné et récompensé. Quelques souvenirs personnels et enfantins du Maroc ont été ajoutés.

Bonne lecture

La Rédaction



## **Les causes de la conquête de l'Algérie, la petite période glaciaire des 17° - 18° siècles et la pénurie de froment**

**Annie Krieger - Krynicki**

1827 : Le recouvrement des créances de deux négociants en grains de Livourne, Jacob Bacri et Nephtal Busnach ; un coup d'éventail du dey d'Alger et c'est l'enchaînement des évènements jusqu'au débarquement. Le commerce du froment en est en donc à l'origine. Mais la première invasion remonte à plus loin : elle fut celle, en 1664, de Louis XIV. En 1661-1662 c'est l'époque de la stérilité des sols en France, les marchés vides de grains, les blés qui ne mûrissent pas. Les paysans selon La Bruyère « réduits à manger des racines. Ils habitent des tanières, redoutent l'hiver, appréhendent de vivre » alors que la nourriture de base est la miche de pain ou la bouillie de froment pour les nombreux édentés. La poule au pot d'Henri IV est remplacée par le corbeau en Touraine ou dans l'Orléanais. On va jusqu'à manger des charognes d'animaux domestiques. Et cette pénurie se poursuit jusqu'au désespoir de 1789 : « Sire, du pain ! » murmure la jeune fille évanouie aux pieds de Louis XVI à Versailles .

### **Le refroidissement climatique de la France et de ses voisins : les conséquences**

Des constatations ont été établies scientifiquement dès 1845 et au 17° siècle par les témoignages : en 1603 les chariots traversaient le Rhône gelé, en 1621, l'Adriatique est saisie par les glaces, en 1638, elles prennent au piège à Marseille, les galères. Les orangers gèlent sept hivers de suite. Au 18° siècle, dix-huit hivers subissent un gel qui détruit les récoltes. Cette détérioration s'était progressivement amorcée à la fin du 16° siècle pour augmenter au 17° siècle, en île de France puis jusqu'au sud. Plus de vergers

de fruits à noyaux, perte des vignobles au Nord tandis que les provinces du Sud perdaient les oliviers, puis les orangers et les dattiers « qui poussent pour avoir des fruits aussi bons que ceux d'Afrique, et enfin la canne à sucre ». Gel des oliviers en 1601, 1658, 1659 et 1680 puis de 1709 à 1789. « De grands hivers à partir du 4<sup>ème</sup> siècle de notre ère, pendant quatre ans de suite, six au 12<sup>e</sup> siècle mais du 12<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle, soixante- dix-huit grands hivers<sup>1</sup>. »

Dans son *Éloge de Sully et de Colbert*, Antoine Léonard Thomas (1732-1785) professeur au collège de Beauvais, écrit en 1763, après avoir donné un avantage au premier que « Colbert à l'exemple de Sully, voulait faire naître l'aisance dans les campagnes » avec des mesures fiscales ... « et la protection de la nourriture et des troupeaux... Mais faute d'avoir permis le commerce des grains, ce fut inutile, le prix des grains baissa et ce fut la disette ». C'est prendre l'effet pour la cause mais le mot est lancé. La disette entraîne le déplacement des populations vers les villes avec l'explosion des épidémies : les « fièvres pourpres » mortelles (la rougeole et la scarlatine). Le nombre des morts triple entre l'été 1661 et celui de 1662. En portent témoignage les registres paroissiaux avec en marge, les mentions « morts de faim ». Les années qui suivent sont encore plus terribles. En 1691-1692, l'hiver est atroce, il gèle à Paris du 13 décembre au 22 février. Ensuite la pluie est telle qu'il faut sécher les blés dans les fours. L'été aggrave la situation en brûlant de chaleur les récoltes épargnées par le gel. Alors naît la « Théorie du complot » selon l'historien Patrick Zylberman avec la « guerre des farines » (avril mai 1775), émeutes en Bourgogne et dans la région parisienne, accusation de vente de farines adultérées ou de pain toxique, les révoltés préférant accuser la malveillance des privilégiés plutôt que d'admettre l'existence d'un « petit âge glaciaire » selon l'expression d'Emmanuel Leroy-Ladurie.

Pourtant les témoignages foisonnent. On a vu ceux de La Bruyère : « Il y a des misères qui serrent le cœur. L'on voit certains animaux farouches, des

---

**1 Rapport des Dr Fuster et Carles Martin à l'Académie des Sciences-1845.**

mâles et de femelles se répandre dans la campagne, noirs, livides. Ils vivent de pain noir, d'eau et de racine. » Madame de Sévigné, selon une lettre à son cousin Coulonges, de Grignan, en Provence, où elle habite chez sa fille, est toute transie (3 février 1695) : « Toutes nos rivières sont gelées. Nous avons cent fois plus froid qu'à Paris. Le Rhône si furieux n'y résiste pas. Nous ne respirons que la neige. Nos montagnes sont charmantes dans l'excès d'horreur. Nos écritaires sont gelées, nos doigts raides ». La princesse Palatine, belle-sœur du grand roi, écrit en 1709 : « Ce froid est accompagné de vents piquants et qui pénètrent. A peine peut-on boire : eau et vin se changent en glace près du feu, tout ce qu'on mange est gelé. La Seine est entièrement prise. On n'entend parler que de gens qui se cassent les jambes. Les pauvres gens succombent en grand nombre cette année néfaste. C'est une triste et misérable saison ». En 1709, l'Océan gèlera même sur les côtes atlantiques. Et ce froid durera jusqu'à 1789 et l'hiver le plus terrible jamais vu selon George Sand .

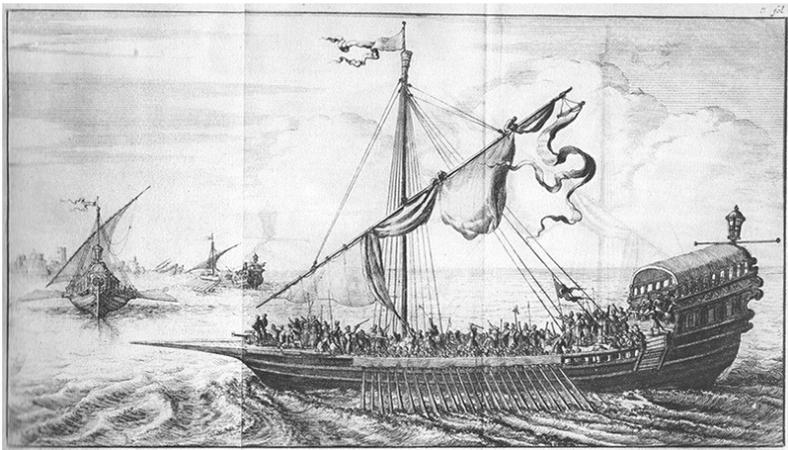
### **La réaction des autorités**

En 1675, le gouverneur du Dauphiné décrit la misère de sa province : « Le commerce y est absolument absent, la plus grande partie des habitants n'ont vécu que de pains de glands et de racines. On les voit à présent manger l'herbe des prés et l'écorce des arbres. La terre n'est plus cultivée ».

Selon les historiens, pour combler la pénurie, comme les empereurs romains, Louis XIV fit appel aux blés d'Afrique du Nord. La France de toutes les nations « chrétiennes », était celle qui entretenait avec la Régence d'Alger, les rapports les plus suivis. Déjà au 16<sup>e</sup> siècle, les négociants de Marseille avaient fondé des pêcheries de corail à Bône, La Calle, au Bastion de France. A la pêche au corail se joignirent le commerce des laines, des cuirs et surtout des grains mais ces établissements étaient précaires et furent détruits puis reconstruits, et cela sans fin.

Cette politique se perpétua sous Louis XIV qui avait passé des accords de commerce avec les deys d'Alger et de Tunis. Lorsque les voiles

apparaissaient, c'était le salut pour les Provençaux qui les guettaient. Les cargaisons étaient protégées des rats : les armateurs étaient obligés de prévoir dans leurs rôles d'équipage, des troupes de chats. Si la récolte était dévorée, grâce à ce document, ils s'exonéraient des indemnités. Mais les capitaines « barbaresques », avertis de la richesse des cargaisons, étaient des prédateurs plus puissants, arraisonnant les bâtiments et vendant les équipages sur les marchés de Tunis et d'Alger. Certes le commerce était protégé par le traité des Capitulations passé par François 1er avec la Sublime Porte en 1673. Mais les pirates étaient insoucieux des règlements. D'où des opérations de représailles et des bombardements des ports d'Afrique du Nord. Les « Barbaresques » ripostaient en brûlant le siège de représentations diplomatiques et attachaient quelques chrétiens aux bouches des canons. Tout s'enchaînait.



**Galère barbaresque**

Car en dépit des accords passés avec les deys d'Alger et de Tunis par le pragmatique Colbert qui faisait passer le commerce avant la lutte contre les « infidèles », la situation était redevenue intenable en Méditerranée. Selon d'Aubert « es pirates barbaresques faisaient régner l'insécurité. Ils attaquent les bateaux de commerce, commandés par des renégats européens, opèrent

des raids sur les côtes de Provence, faisant des prisonniers revendus comme esclaves, exigeant d'énormes rançons pour leur libération. Au 17<sup>e</sup> siècle, on estimait à 35.000 les captifs puis 2000 au 18<sup>e</sup> siècle, vendus à la criée au Badistan en tant qu'esclaves destinés au travail ou à la rançon ».



**Vente d'esclaves par Maurin**

Jusqu'alors les bombardements sporadiques d'Alger ne donnaient lieu, on l'a vu, qu'à de terribles représailles. En 1661, 500 esclaves chrétiens furent vendus à Alger et 2 millions de livres d'or saisis sur les bateaux. En mai 1661, Louis XIV demande d'examiner toutes les affaires qui regardent la « Barbarie » et de chercher un site de débarquement pour un éventuel corps expéditionnaire.

La première tentative sérieuse, lancée par Louis XIV eut donc lieu en 1661, avec le débarquement à Gigeri ou Djidjelli, près de Bône. L'expédition définitive fut donc décidée et le 1<sup>er</sup> juin le roi déclara la guerre aux deys et beys d'Afrique du Nord. Lancement de l'opération, le 19 juillet 1661 avec

ensuite une attaque d'Alger et l'implantation d'une base militaire sur les côtes. Le duc de Beaufort, dit le Roi de Halles, adoré par les poissons, avait été l'ami du cardinal de Retz pendant la Fronde et petit-fils naturel d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrée fut choisi pour commander la flotte. Après avoir participé à la *Cabbale des Importants*, ce personnage, incorrigible rebelle et controversé, s'était enfin rallié au roi en 1659. Il se vantait de connaître l'arabe et l'Afrique. Jusqu'alors Mazarin n'avait pas voulu attaquer le dey d'Alger ni débarquer sur ses côtes, soucieux de ménager le sultan de Constantinople, l'allié de François 1er contre l'empire des Habsbourg<sup>2</sup>.

### **Pourquoi Gigeri ?**

Le site choisi fut Gigeri, l'ancienne Igililis des Romains (Djidjelli). Le géographe arabe Ibn Hauqal en parle déjà, en 973, en ces termes : « Près de Bône, région fertile, le blé et l'orge y sont presque toujours inépuisables. » Entre cette cité et Alger, il y a plusieurs ports, Djidjelli et de ce port on passe à Bougie, Marsa etc. (la desserte de la Grande Kabylie). Beaufort qui ne connaissait ni les lieux ni le mouillage estimé dangereux par les marins, conseilla cette opération. Colbert, sur ordre du roi, rédigea des instructions précises sur la prise de Gigeri. Mais cela tourna à la catastrophe : perte de deux des six galères royales, certes capture en rade de Bône du vaisseau amiral du dey d'Alger mais échec du débarquement de 400 hommes à l'est de Bône, à la Calle, près de l'ancien Bastion français. Panique et rembarquement.

Mais le roi s'entête en 1664 et confie encore le commandement à Beaufort avec toujours pour objectif Gigeri. La flotte a réuni, sous la direction de Colbert, 14 vaisseaux de ligne, 8 galères, et plusieurs douzaines de navires de transport. Le 4 juillet 1664, appareillage de Toulon ; l'armement est lourd : 600 canons sur 14 vaisseaux. Le 22 juillet, Gigeri est aperçu dans la soirée. Coups de canons et débarquement des troupes. Mais alourdies par leur armement, retardées sur le terrain, elles sont attaquées par des dizaines de fantassins et de cavaliers maures, armés de lances : 400 tués et blessés

---

**2 Colbert ou la vertu pervertie ; François D'Aubert**

français. Et pour les rescapés, il n’y a ni vivres, ni chevaux, ni matériaux pour construire des fortifications à Gigeri<sup>3</sup>. Attaqué par les Turcs, arrivés d’Alger et de Constantine, Beaufort, le 27 octobre, quitte Gigeri pour regagner Toulon. L’escadre de renfort arrive le 23 Octobre avec quatre vaisseaux et deux escadrons. Elle est bombardée par les Turcs arrivés à la rescousse: 237 tués, 200 blessés qui seront massacrés, 300 prisonniers réduits en esclavage et 16 pièces d’artillerie abandonnées par Beaufort (in d’Aubert). Les rescapés arrivés à Toulon, seront mis en quarantaine, de peur de la peste, dans le port ou dans l’île de Porquerolles, parqués, malades et laissés sans soin.

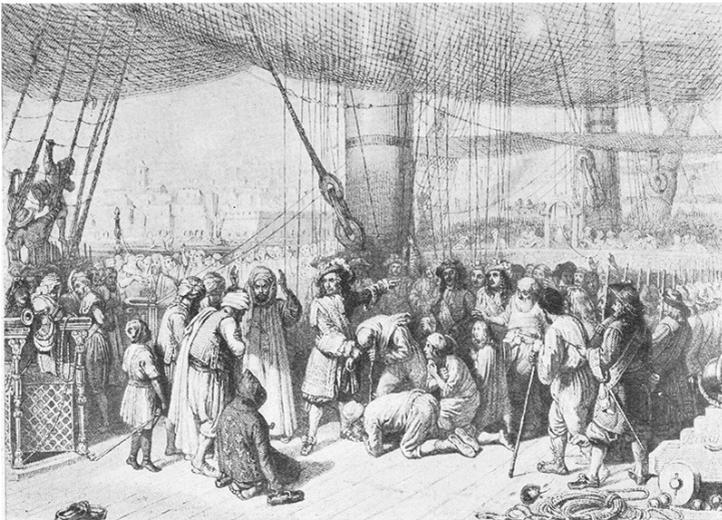
L’expédition de Gigeri aura fait 3000 victimes directes ou indirectes conclut d’Aubert. Dans une lettre du 17 novembre, madame de Sévigné évoque « le désastre de Gigeri » et accuse Colbert du désastre, avec le roi : surestimation de la marine, incompetence du duc de Beaufort. Mais on mettra l’échec sur le compte de la peste ! Le roi toutefois ne relâche pas la pression : d’autres expéditions sont montées.



### 3 Dictionnaire de Louis XIV

## Attaque de Gigeri par le duc de Beaufort

En 1681, bombardement d'Alger par Abraham, futur marquis de Duquesne, mais devant la tempête, il dut rallier la France. Il se présenta de nouveau devant Alger en 1683. Le bombardement fut si violent que les janissaires se rendirent. Le père Levacher, missionnaire et consul de France, entama des négociations de paix. Elles allaient aboutir lorsque le terrible corsaire Mezomorto fit assassiner le dey, ses ministres, les négociants français et fit attacher le consul à la bouche d'un canon.



**Bombardement d'Alger par Duquesne**

Le lendemain, Duquesne reprit le bombardement et détruisit la ville basse et une partie de la Kasbah « ruine fumante ». Demande de paix mais Louis XIV exigea une ambassade extraordinaire, ce qui fut fait. Mais dès 1687, les attaques contre les bateaux de commerce reprirent de plus belle. Cette fois-ci, d'Estrées, en 1688, en utilisant des galères armées de bombardes, lança 10 000 bombes sur Alger, détruisant la flotte du dey. Mais le vent tourna et

devant la tempête il rentra en France (in *Le Miracle des sables*, Saint-Denys). Les Anglais et les Espagnols dont les flottes étaient aussi malmenées, menèrent en vain des opérations navales et des coups de force sur les villes.

Bonaparte reprit l'idée. Le climat ne s'adoucissait pas et il avait besoin de ravitailler ses troupes. Les cargaisons étaient attaquées à la fois par les pirates et les Anglais. Il envisage de jeter son armée sur les côtes d'Afrique et fait effectuer un relevé des rivages et un plan d'Alger. Le site de Sidi Ferruch et sa presqu'île, fut jugé favorable à un futur débarquement - ce qui servira en 1830 ! Ce fut l'ingénieur en fortification, Vincent Yves Boutin qui sera chargé d'élaborer des plans précis et embarqua en 1808, sur le brick *le Requin*. Les péripéties de sa prospection sont narrées par Odette Goinard<sup>4</sup>. L'invasion fut reportée et le plan archivé jusqu'en 1830 ...

#### Les intentions de Louis XIV

Ses tentatives d'invasion, quoiqu'infructueuses, se répétèrent. On attribue généralement ses motifs au désir de rendre la navigation en Méditerranée plus sûre et de mettre fin à l'esclavage des chrétiens. Mais on peut suivre une autre piste : celle de l'approvisionnement en blé d'un royaume affamé. La lecture de ses *Mémoires* de 1662 est significative ; le roi s'adresse à son fils. Il tient à faire remarquer la sollicitude qu'il portait à son peuple : « Combien j'étais capable du même soin de détail pour ce que vous regardez de leurs intérêts et de leurs avantages...

La stérilité de 1661, quoique grande, ne se fit progressivement sentir qu'au commencement de l'année 1662, lorsqu'on eut consumé, pour la plus grande partie, les blés précédents. Mais la gelée affligea tout le royaume au milieu des premières prospérités ; comme si Dieu qui prend tout son temps pour les biens et les maux, eût voulu contrebalancer les grandes et heureuses espérances en l'avenir par une infortune présente. Ceux qui, en pareil cas, ont accoutumé de profiter de la calamité publique, ne manqueront pas de fermer les magasins, se promettant dans les suites une plus grande cherté et

---

**4 Vincent Yves Boutin ; [memoireafriquedunord.net](http://memoireafriquedunord.net) ; [section biographies](#)**

par conséquent un gain considérable » - On ne saurait plus durement parler des accapareurs ! « On peut imaginer cependant, mon fils, quels effets produiraient dans le royaume, des marchés vides de toutes sortes de grains, des laboureurs contraints de quitter le travail et les terres pour aller chercher ailleurs de la subsistance. Ce qui faisait même appréhender que le malheur de l'année ne passa aux suivantes, les pauvres faisant entendre partout leurs plaintes et leur misère.

Tous les ordres enfin de l'État menacés par les grandes maladies que la mauvaise nourriture mène toujours après elle et qui commencent par le peuple, s'étendant enfin aux personnes de la plus haute qualité. Tout cela causera par toute la France une désolation qu'il est difficile d'exprimer. J'entrai moi-même en connaissance toute particulière des besoins des peuples et de l'état des choses. J'obligeai les provinces les plus abondantes à secourir les autres, en particulier leurs magasins et à exposer leurs denrées à des prix équitables ».

Voici enfin le secret de la future expédition en Algérie : « J'envoyai par diligence, des ordres de tous côtés pour faire venir de Dantzic et des autres pays étrangers, par mer, le plus de blé qu'il ne fut possible. Je fis acheter ces blés de ma propre épargne ; j'en distribuais une partie au petit peuple des villes malheureuses comme Paris, Tours, Rouen et les autres » (*Mémoires de Louis XIV*). La lettre d'un gentilhomme français à un prélat romain confirme l'objectif devenu inéluctable : « Certains ont cru que le fils aîné de l'Église travaillait à ouvrir une porte d'Afrique aux prédicateurs de l'Évangile mais on ne peut dire qu'il n'y eut qu'une seule raison, bonne et bien fondée de cette intervention »<sup>5</sup>. L'échec, souligné plus haut, de cette circulation des blés menée par Colbert explique cette nécessité « d'ouverture d'une porte », celle de Gigeri. Elle était couteuse en hommes. Une lettre de Jean Baptiste Colbert de Seignelay, secrétaire d'État à la marine le démontre. Il recommande de

«mettre des huguenots sur les galères qui vont à Alger, où la fatigue serait la plus aigüe » ! tant on faisait peu de cas de leur survie !<sup>6</sup>

Le comte de Saint-Denys confirme l'importance de la conjoncture économique dans ses *Considérations générales de 1830*<sup>7</sup> : « Avant la révolution de 1789, la Compagnie française d'Afrique achetait sur les côtes d'Afrique une quantité considérable de céréales qu'elle vendait avec grand bénéfice dans la Provence, le Bas-Languedoc, en Espagne et en Italie. La fourniture de blés, expédiés d'Alger à Marseille depuis 1703 jusqu'en 1706, est destinée aux provinces méridionales de la France. La valeur des blés d'Afrique est inférieure à celle des blés russes (mer d'Azov et Mer Noire) mais on préfère les blés durs d'Algérie pour les pâtes italiennes ; elles se conservent bien dans les silos (inventés par les Français en 1806) ». On se souvient du Père Goriot qui fit fortune en important des blés d'Odessa et de l'anoblissement ironique de Louis- Philippe, lançant à propos de sa famille et de ses filles abusives : « ejusdem farina » (Tous de la même farine !).

Devant les aléas de cette fourniture : arraisonnement de cargaisons, esclavage et piraterie, restait donc le choix ultime des expéditions militaires mais elles connurent l'échec de 1664 à 1688. Tandis que la période glaciaire se poursuivait jusqu'en 1804. Sous le Directoire, les marchands de grain avaient fourni aussi le blé indispensable. Ils réclamèrent au dey d'Alger leur créance. Le consul de France tenta une mission de conciliation. Le 30 avril 1827, l'affaire des blés s'acheva par le coup d'éventail qui entra dans l'histoire : 1830 après 1664 : Sidi Ferruch après Gigeri.

### **Biographie sélective**

D'Aubert François ; *Colbert ou la vertu pervertie* ; Perrin 2016

Bely ( Direction ) ; *Dictionnaire de Louis XIV* ; R. Laffont 2013

Bernard Augustin ; *L'Algérie* ; Paris 1931

---

<sup>6</sup> lettre du 18 avril 1688

<sup>7</sup> *Le Miracle des sables du Comte de Saint- Denys*

Bachelot « Louis xiv en Algérie. Gigeri 1664 » L'Harmattan Octobre 2011.

Dr Cabanis ; *Une Allemande à la Cour de France, la princesse Palatine* ; Paris 1926

Clemenceau- Jacquemaire Madeleine ; *La Vie sensible de Louis XIV* ; Paris 1946

Dr Fuster, Dr Charles Martins : *Le climat de la France a-t-il changé ?* rapport à l'académie des Sciences avec les avis concordants de météorologistes, astronomes, agronomes : Toledo, Wanswidon, Rozier, professeur Colle (in *Magasin pittoresque* ; 1845)

Goinard Odette Vincent-Yves Boutin ( 1772-1815 ) Biographies de mémoireafriquedunord.net

Ibn Hauqal ; *Configuration de la terre* ; Maisonneuve-Larose ; 1965

Juchereau, Comte de Saint- Denys ; *Le miracle des sables 1830* ( d'après les souvenirs de son père, officier au service du comte de Bourmont)

La Bruyère ; *Caractères* ; (1689- 1690) ( IV, V, VI, IX, XI)

Lachiver Marcel ; *Les Grandes famines* ; Le Point 2005

Louis XIV ; *Mémoires à son fils pour l'année 1662*, présentés et annotés par Jean Lognon ; Taillandier 1978

Sand George ; *Nanon* ; Paris 1946

Tournier Gaston ; *Les galères de France et les galériens protestants aux XVII et XVIII° siècles* ; Montpellier 1980

Vermeren Pierre ; *La France en terre d'islam* ; ( Empire colonial et religion ; XIX -XI) ; Paris 2018

Zylberman Patrick ; *La guerre des vaccins* ; Odile Jacob 2020

Exposition : *Les Colbert, Ministres et collectionneurs* ; Domaine historique de Sceaux (2019- 2020)



## **Les années de bled de Marie Bugéja**

**Patrice Sanguy**

**Née en 1875 à Alger et fille d'un administrateur de commune mixte de l'Algérie, mariée à l'âge de vingt-et-un ans à un autre administrateur qu'elle suit dans ses divers postes jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite en 1916, Marie Bugéja aura vécu pendant plusieurs décennies dans les campagnes algériennes. Toute sa vie elle restera marquée non seulement par la beauté des paysages d'un pays qu'elle aime passionnément mais aussi par la découverte des populations autochtones pour lesquelles elle éprouve une vive sympathie.**

**Dans le passage suivant, extrait de son livre *Énigme musulmane* (Tanger, 1938) elle évoque ces années où, les opérations militaires s'étant achevées, pour l'essentiel, avec l'écrasement de la révolte de Mokrani en 1872, la tranquillité régnait dans les régions rurales du pays.**

**Outre un échantillon de son style qui ne craint pas les envolées lyriques, on y trouvera d'intéressants renseignements biographiques, ainsi que la genèse de son intérêt pour les femmes musulmanes, kabyles ou arabes de même que l'explication de son entrée tardive en littérature.**

**Nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation de l'original.**

En Algérie, les sanglants moissonneurs ont désormais, terminé leur besogne. La moisson des têtes est remplacée par une moins sanguinaire : le drainage des cœurs.

Dans le cycle de ce changement, nous habitâmes successivement, plusieurs postes où fut nommé mon père : Orléansville, Dellys, Bordj-Ménaïel, Tizi-

Ouzou. Mon père, d'abord adjoint au Commissariat civil, puis (par la disparition des Commissariats) fut intégré dans les Communes mixtes, en création.

De ce temps-là, je n'ai aucune netteté, pour me livrer à des rétrospectives, je ne l'ai pas vécu !

Depuis, un séjour à l'Ouarsenis, dans le bordj des Beni-Hindel, mes souvenirs se précisent. Vous narrer les inconvénients et les avantages de la vie retirée des bordjs isolés : celui cité plus haut, ceux du Guergour et de Takitount, au village de Colbert : vous initier à la monotonie des petits centres tels : Téniet-el-Haad, Dra-el-Mizan, Palestro, n'aurait aucun attrait. Seuls, j'extrais des enseignements.

Pour procéder aux nécessités de leur charge administrative, mon père, puis mon mari, allant très souvent en tournée dans les douars placés sous leur direction, j'attendais impatiemment, ces sorties où je les ai accompagnées (sic), maintes fois, en me livrant aux plaisirs de l'équitation.

Rappelons, succinctement, ce qu'était une résidence d'Administrateur du « début », dans l'arrondissement d'Orléansville.

Un simple sentier muletier facilitait l'accès de cette Sous-Préfecture au bord des Beni-Hindel (Ouarsenis).

Force était de s'y transporter à cheval, comme du reste d'un point à un autre de la Commune Mixte, très étendue. Pareille randonnée, d'une soixantaine de kilomètres, (un plaisir, pour moi) était loin d'en être un pour mes parents. L'éloignement du centre européen, ne permettait pas le ravitaillement quotidien des quelques habitants français.

Un convoyeur apportait le courrier trois fois par semaine : lundi, mercredi, vendredi : outre son mulet de selle, un second de bât servait au transport des colis postaux ou autres, plus les denrées nécessaires à la subsistance, y compris le pain. Le bordj ne comptait comme représentant d'un commerce qu'un kaouadji (cafetier maure).

A présent, l'auto a mis aux oubliettes ces difficultés de 1885... Et, ma famille résida sept ans au pied de « l'Œil du Monde ». Nul hôtel ne s'y élevait, cela se conçoit, même pas la plus petite gargotte à l'enseigne alléchante. Mes parents tenaient « table ouverte », aussi bien pour le moins gradé dans l'échelle des fonctionnaires et des employés que pour le Gouverneur Général de l'Algérie, en passant par la hiérarchie administrative.

Ces réceptions s'organisaient, en puisant dans la bourse familiale : jamais il ne fut octroyé à mon père (pas plus qu'à mon mari et deux beaux-frères, plus tard ) la moindre allocation ou subvention dénommées : frais de réception... Pourtant les « lettres de recommandation » pleuvaient dru :les grands chefs « priaient de recevoir Mr. un tel et un tel... avec les égards et attentions voulus ».

Si les profiteurs de cette hospitalité « écossaise », et aussi ceux qui profitèrent de la nôtre, (mon mari et moi), nous avaient rendu nos réceptions, dîners et attentions ; en ces temps de vie chère, nous aurions pour plusieurs années à ne pas nous préoccuper d'assurer notre subsistance : les invitations « forcées » se mueraient en invitations « priées » ... Passons.

L'âge des études venant, internée dans un couvent d'Alger, après les années scolaires, quelles bonnes vacances, de plein air, je prenais. Mon père m'avait offert un poney et, tous deux escortés de « déïras » au burnous bleu, en nos sorties équestres, pendant plusieurs jours, où je me comportais fort bien : nous pérégrinions sur de vastes territoires par des journées torrides ou par des heures glaciales. Je m'aguerris au point de tenir en selle, plusieurs heures, sous de fortes neiges.

Munie de quelques notions de la mythologie j'eusse pu me comparer au Centaure, bien que juste haute comme une botte de ce Centaure.

Dès lors, mise en relation avec les musulmans, femmes et filles des chefs indigènes, je demeurais auprès d'elles, tandis que mon père procédait aux nécessités administratives de sa charge, en compagnie du caïd et de sa suite. Je visitais aussi les fellahats que je ne dédaigne jamais.

Bach-Aghas, Aghas, Caïds me retenaient ce qui ne m'empêcha, jamais, de me rendre dans les gourbis démantelés ou sous les tentes en loques. « Les fellahat m'y offrent, plusieurs fois, des œufs, ne fut-ce qu'un seul, persuadées, étaient-elles, de me donner du bonheur. » « Parmi elles, ma mémoire en revoit de bien déshéritées. Nulle, bien entendu, ne m'apporta l'œuf frais sur une haquenée blanche !... Cette coutume me rappelle l'hommage, en acte de vasselage, que les nobles du voisinage devaient à leur seigneur duc... »

Chères sœurs, je vous remercie. Avec vous, combien d'heures tragiques causées par des incendies forestiers, des invasions de sauterelles et autres « plaies d'Égypte » ai-je partagées ? Je me réjouis, parmi vous, aux naissances, mariages et fêtes diverses. Mes larmes se sont mêlées aux vôtres dans les deuils et j'ai pris une part à vos souffrances physiques ou morales. Dans les transes, les angoisses, et, de même, dans les plaisirs, je devins votre amie... bien plus votre sœur ! Vous formâtes ainsi, mon jugement sur votre valeur exacte.

En ce temps-là, jamais la pensée ne me vint d'étudier votre vie pour la décrire au public. Par cette omission, je ne possède aucun grimoire, ni journal, tenu au jour le jour ; mes souvenirs se présentent en foule, dans ma mémoire intéressée.

Puis, mariée à un collègue de mon père, deux de mes sœurs épousant deux autres administrateurs, leurs positions dans l'Administration ne me permirent pas d'avoir les « coudées franches » !!<sup>8</sup>

---

**8 *Enigme musulmane ; lettres à une Bretonne, troisième lettre, pp. 49-53, Les éditions internationales, Tanger 1938.***



**Marie et Manuel Bugeja devant la tombe d'un soldat chrétien**



## **Marie Bugéja**

**Patrice Sanguy**

Née à Alger le 10 août 1875, fille d'un administrateur de commune mixte, Marie Moisan épouse en 1895, Manuel Bugéja, né sujet anglo-maltaise à Bougie le 8 mai 1861. Naturalisé français en 1882, il est devenu, comme son beau-père, administrateur de communes mixtes. Fille et administrateurs de communes mixtes, Marie Moisan, passe aux côtés de son père, puis de son mari, une grande partie de sa vie dans les campagnes algériennes où elle côtoie les femmes musulmanes pour lesquelles elle éprouve une vive sympathie.

Revenue à Alger après la retraite de son époux en 1916, elle entame une carrière de conférencière et de femme de lettres consacrée à la promotion de l'instruction chez les femmes musulmanes. La parution, en 1921, de son premier livre, *Nos sœurs musulmanes*, lui vaudra une certaine notoriété couronnée par un prix au Grand concours littéraire organisé à l'occasion du Centenaire de l'Algérie en 1830. Encouragée par le succès de son premier ouvrage, elle va publier sur l'Afrique du nord à un rythme soutenu pendant les années précédant la Deuxième guerre mondiale, mais sans jamais percer auprès des éditeurs et du public métropolitains.

Fin 1936, au retour d'un voyage au Maroc avec son mari au printemps de l'année précédente, en compagnie et à l'initiative de leur fils Jean qui veut revoir les lieux où il a combattu en 1919, elle publie, probablement à compte d'auteur, l'essai que nous analysons dans le présent numéro sous le titre *Le Feu du Maroc, récits de guerre et réalités du présent*, Tanger, Editions internationales Pierre André, 328 p.

### **Marie Bugéja et le Feu du Maroc**

Par un jour de printemps de 1935, après avoir quitté la ville frontière de Marnia en Algérie, Marie Bugéja, 60 ans, son mari Manuel, 74 ans, et leur fils Jean 39, ans, commissionnaire en vins, venus d'Alger en automobile, présentent leurs passeports à la douane chérifienne.

Commence alors pour eux un périple à travers la zone française de protectorat au Maroc qui va les mener successivement à Oujda, Taza, Fès, Meknès, Rabat, Casablanca, pour finir, à Marrakech du moins en ce qui concerne le récit que Marie Bugéja publiera un an plus tard, probablement à compte d'auteur, chez un imprimeur et éditeur de la zone internationale de Tanger.

Un tel itinéraire peut paraître classique, voire banal, même pour l'époque. Cependant, le prétexte du voyage n'est pas principalement touristique, même si il y fera largement place. En effet, Jean Bugéja tient à mener ses parents sur les lieux où, jeune appelé maintenu sous les drapeaux, il a participé en 1919 à de durs combats dans le Rif, lors d'un soulèvement localisé, mais préfigurant celui conduit deux ans plus tard, et de bien plus grande ampleur, par Abd-el-Krim.

D'où le titre, *Le Feu du Maroc* qui traduit bien les appréhensions d'un auteur qui, tout en voulant se persuader du contraire, laisse percer à demi-mot sa crainte que, dans un pays dont l'occupation vient de s'achever avec la soumission du Djebel Saghro, le « feu » ne couve toujours sous la cendre.

Non qu'elle le souhaite. Bien au contraire, et elle le dit à maintes reprises, Marie Bugéja est convaincue des bienfaits que la présence française ne peut qu'apporter au Maroc. Comme dans sa chère Algérie, elle cherche donc, en dépit de ses craintes, et, notamment auprès des femmes, les indices d'une adhésion au projet de modernité porté par le régime de protectorat. La condition nécessaire à cette adhésion étant selon elle, et comme elle le préconise depuis longtemps en Algérie, que soit facilité l'accès des fillettes à l'instruction française, ce qui, toujours selon elle, devrait entraîner l'adoption d'un modèle familial démarqué de celui de l'Occident, tout en étant

respectueux des traditions et de la religion de l'islam dont elle affirme, contrairement à beaucoup d'autres - c'est une autre des originalités de la pensée de Marie Bugéja - qu'il n'est hostile ni à l'instruction, ni à la femme (p. 262 ).

Pour ce qui est du lien obligé entre instruction de la femme musulmane et culture française, elle va en trouver confirmation et illustration dans l'accueil charmant que lui réserve à Fès un couple d'amis musulmans algériens qui, de surcroît leur ménagera une entrevue avec le pacha de Fès, Si Mohamed Tazi, jeune homme fort ouvert lui aussi aux idées modernes (voir l'extrait que nous donnons).



**Le pacha de Fès**

Le jeune couple de Fès n'est pas la seule rencontre avec des compatriotes algériens que fait la famille Bugéja au cours de son voyage. Les Algériens des deux communautés, musulmans comme européens, sont alors une composante importante, tant en nombre qu'en influence, de la population française du Maroc. De ce point de vue, les Bugéja arrivent en pays connu, et plusieurs de leurs compatriotes vont contribuer à rendre leur séjour non seulement agréable mais instructif.

Ainsi, à Taza ( p. 119 ), c'est un instituteur kabyle, qui tient l'école française. C'est un parent de Si Mohammed Mammeri, natif de Fort-National, précepteur des enfants royaux, qui a succédé dans les fonctions de chef du protocole du souverain chérifien à un autre algérien, Si Kaddour Ben Ghabrit, nommé recteur de la toute nouvelle mosquée de Paris construite à l'initiative de Lyautey.

Si à Rabat, capitale administrative et résidence des plus hautes autorités, Marie Bugéja ne rencontre pas Si Mohammed Mammeri, pas plus d'ailleurs que Prosper Ricard, directeur pour l'ensemble du pays du service des Arts indigènes, elle retrouve en revanche, un autre Algérien, Louis Brunot.

Eminent arabisant et spécialiste de dialectologie, formé comme tant d'autres à cette discipline à la prestigieuse école normale algéroise de la Bouzaréah, futur directeur de l'Institut des hautes études marocaines, Brunot est alors en charge de l'enseignement franco-musulman et en particulier, à ce titre, des écoles pour les fillettes musulmanes marocaines.

On le sait, le sujet intéresse au plus haut point la voyageuse qui note ( pp. 310-311 ) que les petites filles musulmanes étaient au Maroc, en 1933, au nombre de 4000, réparties en 17 écoles, soit le quart des effectifs musulmans. Ces chiffres sont évidemment à mettre au crédit de Louis Brunot, ce qu'elle fait avec d'autant plus chaleureusement qu'elle se flatte d'avoir en cet éminent universitaire un admirateur et un disciple.

Peut-être pas tout à fait à tort, en effet, car Louis Brunot va bientôt faire paraître dans le *Bulletin de l'enseignement public du Maroc*, n° 144, un article

intitulé *L'œuvre féministe africaine de madame Marie Bugéja* ( pp. 322-328 ) dans lequel il recommande vivement aux enseignants la lecture des œuvres de l'intéressée. Très sensible à des éloges venant d'un aussi haut responsable, Marie Bugéja s'empressera dès son retour de reproduire l'article in-extenso dans *Le Feu du Maroc*, (pp.322-328).

Ces éloges réciproques n'empêchent pas la militante de déplorer avec une louable liberté d'esprit ( pp. 260-262 ), une spécificité de l'enseignement public marocain, inconnue en Algérie, en vertu de laquelle « seuls les musulmans citoyens ou sujets français, peuvent être admis dans l'enseignement européen des lycées ». Exception qui concerne évidemment les musulmans algériens, mais ceci ne suffit pas à Marie Bugéja. Remarquons au passage que cette disposition a été voulue par Lyautey dans la crainte que l'enseignement laïque à la française ne heurte le conservatisme supposé des Marocains. Ajoutons qu'il n'était pas, au terme du traité de Fès, dans les missions du Protectorat de faire des Marocains des Français.

Insensible à ces différents aspects des choses, Marie Bugéja s'insurge donc : « Cette mesure - dit-elle - devrait être rapportée : le mélange des deux peuples, et particulièrement pour les musulmans, ne pourrait avoir qu'un effet heureux. Il s'agit de former celles-ci à nos méthodes et elles ne deviendront jamais ainsi, un élément de retard et de trouble pour les élèves françaises, ni pour l'avance de l'évolution des garçons, comme elles le sont toujours en demeurant ignorantes ».

Revenons un instant sur l'absence de rencontre à Rabat avec Prosper Ricard. Ceci ne manque pas de surprendre. Arrivé jeune en Algérie, ce Lorrain d'origine est, comme Brunot, passé par La Bouzaréah, où il apprit l'arabe et le berbère. Remarqué par le gouverneur Charles Jonnart, dont le goût pour l'architecture néo-islamique a, on le sait, marqué le paysage algérien, il a travaillé, sous son impulsion, à la promotion et à la réhabilitation des arts traditionnels algériens.

Appelé au Maroc par Lyautey, il y poursuit une remarquable carrière comme directeur des Arts indigènes (voir la notice biographique que madame Odette Goinard a rédigée pour [\*Mémoire d'Afrique du nord\*](#)). Marie Budéja peut d'autant moins ignorer Prosper Ricard qu'il est l'auteur d'un incontournable *Guide bleu du Maroc*, (dont il serait surprenant qu'elle n'ait pas utilisé l'édition 1930). Il a en outre créé le musée situé à l'intérieur de la casbah des Oudaïas dont elle a fait la visite à Rabat (p. 264). Tout cela devrait intéresser Marie Bugéja. Mais pas du tout. Il est vrai qu'elle prétend aussi être une autorité en matière d'art islamique et qu'elle s'attribue le mérite d'en avoir « voulu et préconisé la rénovation » (p. 304). Ceci explique peut-être cela.

Après Rabat, et laissant de côté Casablanca qu'elle ignore allègrement, comme les autres réalisations de l'urbanisme français au Maroc, Marie Bugéja, mari et fils en remorque, fonce sur Marrakech, Marrakech la Rouge, comme elle dit, sans trop se soucier d'originalité.

Là encore, les époux et leur fils retrouvent un compatriote, de surcroît enfant de leur chère Kabylie, le peintre et illustrateur Azouaou Mammeri. Comme Louis Brunot et Prosper Ricard, c'est un ancien de l'école normale d'Alger dont les statuts prévoient, depuis sa création par Napoléon III, que la moitié des élèves au moins soient musulmans.

Comme l'instituteur de Taza, il est, lui aussi, un parent de Si Mohammed Mammeri, l'influent chef du protocole du palais de Rabat.

Inspecteur des arts marocains dans la capitale du Sud, il partage son temps entre son œuvre picturale, déjà fort cotée, et ses responsabilités d'inspecteur de l'artisanat marocain, ce qui le place, notons-le au passage, sous les ordres de Ricard que son amie madame Bugéja vient de snober superbement. Il a notamment créé la section des arts marocains du musée marrakchi de Dar Si Saïd, collection alors hébergée, comme les bureaux de l'inspection, à Dar Goundafi.

Fort obligeamment, il se fait le cicérone de la famille Bugéja. C'est en personne qu'il leur fait visiter la somptueuse résidence privée du pacha Si Thami el Glaoui, à laquelle il a le privilège d'accéder à sa guise. Hélas pour Marie Bugéja, fort friande de mondanités (elle se présente volontiers comme aristocrate et « femme du monde »), le maître des lieux est absent.



**Réception au palais**

Cela prive Marie Bugéja, de brosser le portrait pris sur le vif d'un puissant personnage qui a pour habitude, c'est de notoriété publique, de traiter royalement artistes et écrivains, hommes et également femmes de lettres, dont il connaît parfaitement l'influence sur le public français.

Encore moins peut-elle faire revivre sous sa plume l'apparat d'une réception dont, à n'en pas douter, les fastes eussent écrasé la cérémonie du thé chez l'aimable pacha de Fès.

Reste à notre auteur la consolation, une fois retrouvée sa table de travail algéroise, de tresser à distance des lauriers au puissant seigneur, l'homme de goût, l'ami des arts dont, dit-elle, elle est certaine qu'il lira les lignes flatteuses qu'elle lui consacre.

En revanche, pas plus de visite à la maternité de Marrakech qu'à Rabat elle n'a cherché à rencontrer Prosper Ricard. Pourtant, cette institution modèle œuvre au bien-être de la femme musulmane. En outre, elle est dirigée par le docteur Françoise Légey, elle aussi algérienne, ayant exercé dans la Casbah d'Alger, et de surcroît auteur d'ouvrages appréciés sur la condition féminine au Maroc. Mais, Marie Bugéja s'en est fait une règle, pas question de faire de la publicité à la concurrence.

Là, s'achève la partie touristique du voyage dont nous avons volontairement mis en relief des notations sociologiques, voire des non-dits, malheureusement noyés sous une accumulation lassante d'épanchements lyriques sans intérêt, de considérations historiques hors de propos, ainsi que de fastidieuses descriptions de sites et monuments que tout le monde avait visités avant elle.

Incontestablement, et malgré de nombreuses redites, *Le Feu du Maroc* n'est pas, de tous les ouvrages de Marie Bugéja, celui où elle expose le plus clairement ses thèses sur l'émancipation de la femme musulmane. Ceci aura découragé beaucoup de lecteurs qui seront passé à côté de messages devenus, en fin de compte, subliminaires.

Ce qui vient d'être dit est encore plus vrai s'agissant de ce qui était pourtant le prétexte du voyage au Maroc, et qui vaut à l'ouvrage son titre et son sous-titre. En effet, en dépit d'un titre qui pourrait de prime abord sembler alarmiste, *Le Feu du Maroc*, assorti par-dessus le marché du sous-titre récits de guerre et réalités du présent, il faut à nouveau examiner à la loupe le texte pour y trouver confirmation que l'auteur pourrait bien nourrir la crainte que le Maroc ne s'embrase à nouveau. Et là, pour le coup, s'il est difficile pour les lecteurs de décrypter une éventuelle mise en garde, ce n'est

pas uniquement en raison des défauts de composition que nous venons de signaler, mais bien plutôt parce que Marie Bugéja craint, probablement pour tout un faisceau de raisons, de se voir dénoncée comme jouant les Cassandre, ou pire encore une mauvaise patriote, dans une Afrique du nord française où tout irait pour le mieux.

Or, il y a des raisons de s'inquiéter, y compris quand on ne veut pas inquiéter. Et les Bugéja, tant à travers leurs contacts avec la population musulmane que dans le cadre des cercles dirigeants très bien informés qu'ils fréquentent dans la capitale algérienne, sont parfaitement au courant de l'état d'esprit des populations musulmanes.

Pour ne s'en tenir qu'au Maroc, l'autorité du Makhzen a beau avoir été rétablie par l'armée française sur l'ensemble du territoire, la réduction des dernières poches de résistance est trop récente, et, lorsqu'on met en perspective les à-coups de la pacification, trop nombreux, que l'on pense aux opérations nécessaires pour venir à bout d'El Hiba dans le Sud, de Moha Ou Hamou dans Centre, ou encore d'Abd-el-Krim dans le Rif, pour qu'il n'y ait pas quelques doutes sur la pérennité des résultats obtenus dans des montagnes et des campagnes toujours promptes à la révolte, et ceci bien avant l'arrivée des Français.

Ajoutons au décompte de ce qui n'est pas dit, les signaux venant des villes montrent que des phénomènes nouveaux apparaissent dans la jeunesse éduquée, signaux qui sont aussi préoccupants, sinon plus que l'état d'esprit de ces milieux ruraux qui, naguère encore, étaient le fer de lance de l'opposition à la France. En 1930, et toute la presse s'en est fait l'écho, le Dahir berbère a focalisé la mauvaise humeur d'une jeunesse éduquée qui se voit privée d'un pouvoir plus ou moins partagé entre les notables de la génération précédente et les Français. Un embryon de sentiment national marocain est né, et ne cessera de grandir, transcendant les particularismes et les solidarités tribales.

L'observateur français peut toutefois se bercer de l'illusion qu'il s'agit d'une minorité de mécontents véhiculant des slogans venus du Levant auxquels la masse n'entend rien et qu'il est facile d'isoler. Formons, enseignons, gagnons les esprits à nos idées, et bientôt les mauvaises têtes auront perdu toute audience, à supposer qu'elles en aient, en dépit de leur agitation et de l'écho qu'elle suscite dans l'Orient arabe. L'avenir ne va pas tarder à démentir un tel optimisme, mais le fait est qu'il est assez généralement partagé dans l'opinion française locale.

C'est probablement ce que pensent aussi les époux Bugéja qui sont assez naturellement portés à évaluer la situation marocaine en fonction de la grille d'analyse qui est la leur à propos de l'Algérie. Tentons de résumer cette grille d'analyse à partir d'une comparaison entre ce que les Bugéja ont publié sur l'Algérie et ce que Marie Bugéja écrit à propos du Maroc.

Cela pourrait donner ceci. Alors qu'en Algérie aucun soulèvement ne s'est produit depuis cinquante ans, mais qu'il y a des problèmes d'ordre sociaux-culturels, voire politiques, qui méritent l'attention, au Maroc ce serait l'inverse, et le danger, si danger il y a, ne pourrait être que d'ordre militaire et non idéologique. S'il y a risque de conflagration au Maroc, c'est donc dans les campagnes, où a combattu leur fils une quinzaine d'années plus tôt, qu'il faut le chercher.

Ceci n'empêche pas Marie Bugéja d'envoyer des signaux contradictoires. Ainsi, p. 258, alors qu'elle s'apprête à relater la dernière partie de son voyage, Marie Bugéja, assure ses lecteurs que la « sécurité est aussi complète qu'elle peut l'être », puis, tout à trac, tempère son assertion, ajoutant :

« Si des réveils surgissent, ce sont des cas isolés. Ainsi, peu après mon retour à Alger, les quotidiens relatent l'attaque d'un poste militaire par un djich. C'est le 1er juin 1935. Voici le fait navrant, dû à un réveil partiel du feu marocain » :

« De Kasbah Tadla, (correspondant particulier), 3 juin 1935.

Un grave incident vient de se dérouler au cœur du Haut-Atlas, dans la région du Plateau des Lacs et d'imidjill (sic), pacifié depuis 1933.

Un poste de montagne, situé à Tassent, et qu'occupait un goum, commandé par le Lieutenant Fromentin, des Affaires Indigènes, a été attaqué subrepticement par un très gros djich de pillards, dans la soirée du 1er juin.

Après un combat meurtrier, le djich a été repoussé, laissant un certain nombre de tués et de blessés sur le terrain et les forces régionales se sont mises à la poursuite des rôdeurs.

Malheureusement, de notre côté, on a eu à déplorer plusieurs victimes, au nombre desquelles le lieutenant Fromentin, qui a été tué. Ses obsèques ont eu lieu à Khénifra dans le Moyen-Atlas. »

En réalité, précédée et suivie d'autres coups de main tout aussi meurtriers, cette affaire fut moins isolée que ne veut le croire Marie Bugéja. Il faudra un an et de nombreuses et sanglantes escarmouches, avant, qu'au terme d'une longue traque, le chef des attaquants, Zaïd Ou Ahmed, ne soit encerclé et abattu dans le Todrgha le 6 mars 1936 (voir les documents rassemblés par le site [ouarazate 1928-1956.fr](http://ouarazate.1928-1956.fr)).

Mais revenons aux commentaires assez embarrassés qu'en fait Marie Bugéja : « Triste événement - dit-elle - qui, fort heureusement, n'atteint ni la région de Marrakech, encore moins celle de Fès. La pacification du Haut-Atlas est récente, et par expérience, par l'Ouergha, par la réduction de la « tache de Taza » et autres, nous savons qu'elle est la ténacité d'un ennemi, qui se considère vaincu, dans ses montagnes. L'Atlas et ses pics inaccessibles offrent l'abri et le refuge les plus sûrs et la facilité qu'a offerts la Kabylie à ses habitants, lors de notre occupation, en Algérie. »

Puis, se rendant peut-être compte de ce que ces lignes peuvent avoir, tout bien pesé, d'inquiétant, elle s'empresse d'ajouter, nouvelle contradiction, :

« Mais, là où l'autorité française a pénétré, le Maroc a été transformé en une colonie de peuplement, en zones commerciales et agricoles. Les gens

paisibles des tribus y ont compris la bienveillance de notre protectorat : la paix et la tranquillité règnent »

Faut-il rappeler qu'elle n'était pas si confiante dans le caractère paisible des gens des tribus quelques pages plus tôt ? Relatant sa visite le 10 avril 1935 au cimetière militaire d'Aïn Aïcha, où reposaient les camarades de son fils tombés lors des sanglants combats des 5, 7 et 26 avril 1919, elle écrivait (page 216) : « Impétueux, le vent de la révolte soufflera-t-il, encore ? Qui peut l'assurer ? »

Le moins qu'on puisse dire, au vu de la récurrence au fil des pages, des craintes qu'elle exprime, c'est qu'elle n'était pas si confiante en l'avenir qu'elle se croyait obligée de le penser et de l'écrire.

Et, de fait, vingt ans après la parution du *Feu du Maroc*, et de nombreux soubresauts plus tard, le traité de protectorat, signé à Fès en 1912, était abrogé, mettant un point final à la tutelle exercée par la France (et l'Espagne) sur le Maroc pendant quarante-quatre ans.

Personne n'a proposé, et ne proposera, de faire entrer Marie Bugéja comme elle l'espérait au panthéon de la littérature universelle, mais on ne peut lui dénier le mérite d'avoir parfois perçu ce que d'autres, y compris de plus talentueux, ne surent pas, ou ne voulurent pas toujours, voir.

## **Eugène Fromentin, peintre et écrivain**

**Odette Goinard**



**Eugène Fromentin 1820-1876**

**Nous avons relaté dans le n°99 des *Cahiers d'Afrique du Nord* (pages 40 à 45) les relations de Georges Sand avec Eugène Fromentin Nos lecteurs**

**retrouveront dans ces lignes consacrées à la vie de Fromentin les liens étroits qui ont unis les deux écrivains dans le domaine littéraire ainsi que leur profonde amitié.**

Eugène Samuel Auguste Fromentin est né le 24 octobre 1820 à La Rochelle dans une famille de la bonne bourgeoisie locale. Son père, médecin, avait une grande notoriété dans la ville. Il était spécialiste des maladies infectieuses et avait fondé l'asile d'aliénés de Lafond, qui existe toujours. Il avait le goût de la peinture. Ayant fréquenté durant ses études à Paris des ateliers de maîtres bien connus, il occupait ses loisirs à copier des toiles célèbres et à peindre des paysages. Il avait épousé Françoise Billotte, fille d'un conseiller de la Préfecture de Saintes, de dix ans plus jeune que lui. De cette union, naquirent deux fils. Charles, l'aîné deviendra médecin comme son père.

Eugène passera sa jeunesse dans ce milieu provincial conventionnel et assez austère. De nature fragile, il se consacrait à ses études. Il fut au collège un élève brillant, doué dans toutes les matières, mais surtout en latin. Se jouant de Tacite, Cicéron ou Virgile, dès l'âge de 12 ans, il étonnait ses professeurs. Très attaché à la propriété de Saint Maurice, achetée par sa famille cinq ans avant sa naissance, il y passait de délicieux moments de détente. C'est là qu'il puisa son énergie créatrice et qu'il termina sa vie. C'est là aussi qu'il connaîtra Léocadie Chessé, légèrement plus âgée que lui, dont les parents habitaient une maison voisine. Il en sera amoureux et il connut un grand désespoir lorsqu'il apprit son mariage. Leur amitié se poursuivra cependant. Ont-ils eu une liaison ? On ne peut l'affirmer. Elle sera sa muse et il lui dédiera de nombreux poèmes. Il eut un grand choc lorsqu'elle mourut prématurément en 1843.

Reçu au baccalauréat avec une belle récolte de lauriers, il est promis à un bel avenir. Mais lequel ? Il reste indécis et durant plusieurs années il vit dans le confort familial, se nourrissant de littérature romantique. Sur l'injonction de son père, il finit par se rendre à Paris en 1839, pour aborder des études de Droit, sans grande conviction. Peu enclin à suivre assidûment les cours, il mène une vie de dilettante. Il noue de solides amitiés, notamment avec Paul

Betillard, brillant élève à l'École des Chartes et adepte du christianisme social. Il s'enferme aussi souvent pour s'adonner à l'écriture de la poésie.

Eugène est certes pétri de culture littéraire, mais un autre penchant s'affirme chez lui : le dessin. Durant plusieurs années, il s'exerce à exécuter des portraits. A partir de 1843, il fait montre d'un véritable talent. Il devient portraitiste. Le rêve qu'il caresse depuis longtemps prend forme : l'alliance de la poésie et de la peinture.

Enfin, pourvu d'une licence en droit en 1843, il s'achemine vers le doctorat, mais n'y parviendra pas, préférant s'adonner à la peinture, à la grande déception de son père.

Au début de l'année 1846, Eugène qui mène encore une vie de dilettante se voit proposer un voyage en Algérie, et plus précisément à Blida, par le peintre Charles Labbé qui doit assister au mariage de sa sœur. Accompagnés par leur ami Armand du Mesnil, ils prennent la mer en bateau à voile pour une traversée qui durera plus de deux jours. Il profite de cette occasion pour circuler dans ce pays inconnu et découvrir des merveilles naturelles qui lui donnent l'envie d'y retourner. Les croquis à la mine de plomb, les fusains et les huiles sur toile qu'il a rapportés - pour certains déposés au musée de La Rochelle - témoignent d'un éblouissement : le bleu du ciel, la lumière, les lignes fuyant l'infini.

Ce n'est plus le même homme qui retrouve Paris. Il déménage pour s'installer dans le quartier de La Nouvelle Athènes, au pied de la Butte Montmartre, non loin de ses amis du Mesnil et Regnault. Dans ces repas de famille, l'entente est si cordiale, qu'on finit par appeler ce petit monde « le phalanstère ». Eugène a maintenant 26 ans. Le temps est venu de confronter son talent à la critique. Il expose trois toiles au nouveau Salon : *Ferme aux environs de La Rochelle*, *Mosquée près d'Alger* et *Gorges de La Chiffa*. Ce dernier tableau trouve un acheteur. Cette première vente en annonce beaucoup d'autres.

Le voilà cependant, saisi par l'appel du large. Retourner en Algérie devient une véritable obsession. Un projet se concrétise, et le 24 septembre il met les voiles pour Alger en compagnie de Charles Labbé et Auguste Selzman. Début octobre, les trois compères s'installent à Blida, point de départ d'excursions dans le pays. Il y trouve l'inspiration, source de futures nombreuses toiles.

L'hiver arrive. Charles Labbé étant reparti pour la métropole, il décide avec Auguste de se rendre à Constantine. Difficile voyage par un temps détestable ! C'est un nouveau point de départ pour le grand Sud, qui enthousiasme Eugène et le confirme dans sa vocation de peintre. Dessins au crayon, aquarelles, huiles, garderont le souvenir de ces heures bénies : Femmes revenant de puiser de l'eau, portraits d'Ouled Naïls... Il quittera ces lieux la mort dans l'âme.

Eugène connaît maintenant sa voie avec certitude . Très exigeant envers lui-même il ne supporte pas la médiocrité et il n'hésite pas à détruire nombre de ses œuvres qu'il n'estime pas parfaites. Comme le soulignera Louis Gonse, la force de Fromentin c'est avant tout son œil, un œil exceptionnel qui lui fait saisir un paysage, un sujet, au cœur, dans leurs lignes les plus souveraines, mais aussi les plus subtiles, imperceptibles pour beaucoup.

De retour à Paris, il tente sa seconde chance au Salon. Il présente cinq tableaux, dont *Les tentes de la smala de Si Hamed-bel Hadj*, qui lui vaut une médaille, avec l'appréciation élogieuse d'un jury particulièrement distingué : Horace Vernet, Corot, Meissonnier, Delaroche, Delacroix, Isabey, Ingres, Decamps. Encouragé par ce succès, il se prépare avec ardeur au prochain Salon. C'est une période d'intense production qui lui permettra à Noël 1850 de présenter douze tableaux aux yeux du public. La vente de son tableau *Arabes nomades levant le camp* au marchand néerlandais Jakobson fait monter la cote du jeune peintre.

Son attachement à la peinture n'empêche pas Eugène d'avoir des projets matrimoniaux. A son retour d'Algérie, il a retrouvé Marie Cavallet de Beaumont, nièce d'Armand du Mesnil. Elle a vingt ans et elle occupe ses

pensées depuis longtemps. Ils se marieront en mai 1852. Ce sont les débuts du Second Empire avec les troubles qui se produisent dans la capitale. Le ménage décide de quitter Paris pour Saint Raphaël. Ce séjour permet à Eugène d'étudier la lumière de la Côte d'Azur et de composer de nombreux tableaux. Mais l'appel de l'Algérie se fait entendre et, profitant d'une commande de l'État pour la peinture d'une scène arabe, il prend avec son épouse, le 5 novembre 1852, le chemin de ce pays qu'il aime tant. Ils y passeront onze mois.

Ils louent une petite maison à Alger dans le quartier de Mustapha où ils passent l'hiver. Puis, tandis que Marie séjourne à Blida accueillie par la famille Labbé, son intrépide mari, cédant à l'appel du Grand Sud, entreprend un périple personnel dans les immensités désertiques. Il brave les conditions plus que spartiates de ce voyage, couchant parfois à la belle étoile. Il est habillé à la mode arabe pour se protéger de la chaleur accablante. Rien ne l'arrête dans sa quête de paysages et de scènes de genre. S'aventurant dans des contrées à peine pacifiées, il se rend à Laghouat et pousse jusqu'à Aïn Madhi et Tadjemout. Ce Grand Sud lui apporte chaque jour son lot de merveilles. C'est à Armand du Mesnil qu'il dédiera les pages griffonnées chaque soir sur un carnet, pages qui, une fois travaillées et complétées deviendront *Un été dans le Sahara*.

Mais tout a une fin. Il quitte Laghouat en juillet 1853 qui termine son itinéraire. Ayant retrouvé Marie, il quitte avec elle l'Algérie pour la troisième fois. Ce sera son dernier voyage dans ce pays dont le souvenir l'habitera toujours.

La reprise dans la métropole s'avère très difficile. En proie à de grandes difficultés financières, le couple s'installe à Saint Maurice dans la propriété familiale, havre de paix où il vivra de longues années. Ils auront bientôt deux enfants. A cette époque Eugène connaît une période de profonde dépression. Il a perdu confiance en lui-même et s'éloigne du milieu artistique. En hiver 1855, il se décide enfin à monter à Paris et se lie d'amitié avec Gustave Moreau qui devient un allié précieux et jouera un grand rôle dans sa vie. A

son contact, il retrouve peu à peu son entrain et travaille à des toiles solides, telle ces *Tailleurs arabes devant la mosquée*, maintenant exposée au Musée des Arts Premiers du Quai Branly. Il est aidé par ses amis toujours fidèles Bataillard et du Mesnil.

Son rêve prioritaire est maintenant de voir sa peinture reconnue. Pour cela le Salon est le vecteur le plus sûr. En 1856 il présente sept toiles qui remportent un vif succès. Parmi celles-ci citons : *Marchands arabes en voyage* (Sahara), *Halte de marchands devant El-Aghouat*, *Chasse à la gazelle dans le Hodna* (Algérie). Poursuivant son travail, il présente cinq toiles au Salon de 1859 : *Bateleurs nègres dans les tribus*, *Rue à El-Aghouat*, *Souvenir de l'Algérie*, *Audience chez un khalifat* (Sahara) et *Lisière d'oasis pendant le sirocco*. Elles lui valent une avalanche de louanges qui le font définitivement admettre comme un grand peintre.

Dans le même temps, il exerce ses qualités d'écrivain. Son livre *Un été dans le Sahara*, publié dans la *Revue de Paris*, connaît un immense succès. Il a été soutenu dans cette œuvre par George Sand, très enthousiaste de ses écrits et qui a publié un long article sur ce livre dans *La Presse*, journal à fort tirage. Elle l'encourage à rédiger un second livre, *Une année dans le Sahel*, qui sera également couronné d'éloges par des personnalités littéraires et artistiques de l'époque, pour ne citer que Sainte Beuve, Baudelaire, Degas, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Delacroix. Il a reçu une médaille de première classe pour l'ensemble de ses tableaux et est promu au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Pressé par la direction de la célèbre *Revue des Deux Mondes* à laquelle il a promis un manuscrit, et soutenu à nouveau par George Sand, il publie en 1862 la première partie d'un roman, *Dominique*, qui consacrera sa célébrité. Ce livre est le reflet de ses obsessions, celles de la jeunesse perdue, des rêves enfuis ou trahis. Madeleine, son héroïne est la figure sublimée de la femme interdite, souvenir persistant de sa passion contrariée pour Léocadie, qu'il n'a jamais oubliée. Peu de temps après la parution de son livre en revue il reçoit une invitation de George Sand à Nohant, séjour béni, où il vivra dans

l'intimité de cette maison. Il lui dédiera son livre lorsqu'il paraîtra en volume en janvier 1863. Leur amitié ne se démentira jamais.

Mais ces succès n'empêchent pas Eugène de connaître encore une période de doute. Il s'interroge toujours sur la part qu'il doit réserver à l'un ou l'autre de ses talents. Ayant légèrement délaissé la peinture pendant ses intenses mois d'écriture, il expose quelques toiles. *La Chasse au faucon en Algérie, La Curée*, qui restera peut-être le plus célèbre de ses tableaux. Au Salon de 1864, il expose un tableau *Coup de vent dans les plaines d'alfa* (Sahara).

En novembre 1864 il a l'heureuse surprise d'être invité au château de Compiègne par l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie qui suivent régulièrement le « gratin » des Arts et des Lettres. Estimé par la princesse Mathilde, fille de Jérôme Bonaparte, le plus jeune frère de Napoléon, il est prié de déjeuner à Trianon. A 45 ans il est à l'apogée de sa carrière. Ses toiles s'adjugent maintenant à des prix élevés. Au Salon de 1866. Son tableau *Étang dans les oasis* est acheté par un riche ottoman Khalil Bey, avantage financier non négligeable car il se trouve à cette époque dans une gêne embarrassante. Enfin une bonne nouvelle l'attend, il est nommé membre du jury de l'Exposition Universelle qui doit avoir lieu l'année suivante. Dans le même temps il est nommé Officier dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

En octobre 1869, il effectue un magnifique voyage en Égypte, invité comme membre d'une commission d'artistes et scientifiques français, à l'inauguration du canal de Suez. Il visite le pays : Alexandrie, Le Caire, Louqsor Karnak, Assouan, muni d'un appareil photographique, nouvelle technique dont les clichés pourront lui servir de base à de prochains tableaux. Il rentre à Port-Said pour assister aux fêtes féeriques, auxquelles donnent lieu cet événement, organisées par le vice-roi Nubar Pacha. De nombreuses têtes couronnées se sont déplacées pour la circonstance : les empereurs Napoléon III, François Joseph, les princes de Prusse, des Pays-Bas... Fantasias, feux d'artifice et bals sont donnés en plein désert. De cette expérience, Eugène retiendra une débauche de luxe, des horizons grandioses, de vrais éblouissements, mais il ne se sentira pas pleinement heureux car le rythme de ce

voyage a été trop rapide pour lui, qui aime se pénétrer lentement et profondément de ce qu'il voit.

Ce périple sera suivi d'un voyage à Venise, soudain troublé par la déclaration de guerre. Réfugié à Saint-Maurice avec sa famille, Fromentin y passera les événements dramatiques de 1870-1871 : la défaite et la capitulation de Sedan, l'insurrection de la Commune. La paix retrouvée, la famille rentre à Paris. Fromentin reprend ses pinceaux et produit au Salon de 1872 des tableaux toujours inspirés de la veine orientaliste : *Fantasia*, les Arabes *Femmes arabes et cavalier*. Il continue à peindre, mais toujours hanté par une exigence de perfection, il connaît un certain désenchantement.

En 1874 il travaille à une préface pour une réédition de ses livres *Un été dans le Sahara* et *Une année dans le Sahel*. C'est l'occasion pour lui de rendre un hommage ému à ses deux plus indéfectibles soutiens Théophile Gautier et sa chère George Sand. Au Salon, il expose deux toiles : *Souvenirs d'Algérie* et *Un ravin*. Il écrit aussi un long poème *La fin du Ramadan* dédié à Hortense Howland pour laquelle il éprouve une vive admiration.

A 54 ans, il a la joie d'être grand père d'une petite Marie-Thérèse, fille de sa fille Marguerite qui a épousé Alexandre Billotte.

En juillet 1875 il entreprend un voyage en Belgique et Hollande ayant l'idée d'un nouveau livre en hommage aux peintres flamands et hollandais Un chaleureux accueil lui est réservé dans les milieux artistiques. Il est même présenté au Roi. Pénétré des œuvres d'art qu'il a pu admirer durant ce périple, il écrit *Les maîtres d'autrefois* qui est édité dans *La Revue des Deux Mondes*, puis en volume. Une réédition de *Dominique* verra le jour quelques temps plus tard.

De retour dans son havre de Saint-Maurice où il a retrouvé Marie, il essaie d'écrire un nouveau livre. Mais il tombe malade et ses forces déclinent rapidement. Armand du Mesnil, accouru à son chevet, ne le reverra pas. Il s'éteint le 27 août 1876. Il est inhumé à Saint-Maurice en présence de sa famille et de quelques amis, affligés par cette disparition subite.

Ainsi se termine la vie de ce grand artiste qui aura été partagé sans cesse entre deux passions, mais l'aura laissé insatisfait, n'ayant pu atteindre son idéal de perfection dans chacun de ses rêves.

D'après le livre de Patrick Tudoret *Le roman d'une vie*, Paris Les Belles Lettres 2018.

### **Hommages rendus à Fromentin**

- Monument érigé à La Rochelle, place des Petits Blancs.
- Le collège de garçons de La Rochelle porte son nom .
- L'actuel lycée Bouammama d'Alger, qui était un lycée de jeunes filles, portait le nom de Fromentin avant l'indépendance de l'Algérie.

### **Œuvres de Fromentin**

- Écrivain, son œuvre est entrée dans la Pléiade
- Peintre, ses œuvres sont représentées dans le monde entier : musées de Londres, New-york, Boston, Philadelphie, Saint-Pétersbourg. En France, citons entre autres les musées du Louvre, Orsay, La Rochelle, Brest.

### **Notes sur Patrick Tudoret**

Eugène Fromentin méritait qu'une biographie de cette importance lui fut enfin consacrée, lui qui était à la tête du mouvement orientaliste du 19<sup>e</sup> siècle en peinture et en littérature à laquelle George Sand aurait voulu qu'il se consacrat pleinement. Nul n'était plus indiqué pour cet hommage complet et vivant que Patrick Tudoret, né à Oran, dans cette Algérie que décrivit et peignit Fromentin et qui vit à La Rochelle où naquit notre héros! L'auteur, docteur en science politique (Paris I- Panthéon-Sorbonne) avec une thèse soutenue en 2007 : « De la paléo- télévision à la sur-télévision » (vie et mort de l'émission littéraire) est lui-même un littéraire reconnu. Attaché à la période romantique, il a écrit *Juliette, Victor Hugo, mon fol amour* mais son

œuvre est éclectique et fut plusieurs fois consacrée : Grand prix de la critique en 2009, prix Brantôme de la biographie, prix Claude Farrère et Prix des grands espaces pour *L'homme qui fuyait le Nobel* (2016). Il est aussi poète et figure dans *L'Anthologie de langue française* de Jean Orizet qui fait autorité en poésie. Parmi ses nombreux livres, citons en ce qui nous concerne, la Préface aux *Maîtres d'autrefois* d'Eugène Fromentin.



## **La petite fille qui ne voulait pas marcher et le pacha de Fès**

**Annie Krieger - Krynicki**

Elle refusait de marcher; elle savait se tenir debout mais ne voulait pas faire un pas, sauf soutenue à bout de bras. Le médecin vérifia qu'elle mangeait proprement et s'asseyait sur son fauteuil bien droite - Elle parle ? - Très bien dit la mère qui pensait : trop. Il n'avait pas lu Freud et venait d'affronter une épidémie de typhus et conclut : cela viendra, cela viendra un jour.

Elle se déployait à quatre pattes et cela la vexait d'être au même niveau que le lapin apprivoisé, animal stupide, sans la conversation d'un chat et qui se contentait de plisser le nez en la regardant. Mais elle ne voulait pas marcher. Le sol de l'immense terrasse et de l'appartement de Casablanca était revêtu de plaques de marbre blanc et glissant comme une patinoire . Elle avait eu trop mal aux genoux et aux coudes, le nez meurtri, depuis ses premiers essais et s'était juré de ne pas recommencer. Un jour, la grand-tante Victoria arriva avec une invitation à une *diffa* offerte par le pacha de Fès, Si Mohamed Tazi, un ami de son mari, et proposa d'amener la petite fille : « Elle se tient bien, ne pleure jamais et mange proprement ». Son père la porta dans ses bras. Tout l'émerveilla dans le palais après le dédale des rues étroites et grises : le patio avec ses colonnades blanches, les arches de marbre ajourées en nid d'abeille, le jet d'eau pétillant. On l'assit dans le salon sur un sofa de Damas et elle tata de ses pieds les tapis dont elle jugea aussitôt les trois épaisseurs, moelleuses et élastiques sous ses chaussettes. Les invités étaient regroupés autour des tables rondes couvertes d'immense plateaux de cuivre doré. L'air était épicé et doux, l'encens s'échappait des brûle-parfums. Elle huma l'odeur délicate de la fleur d'oranger dont le

domestiques aspergeaient les mains des invités. Le pacha présidait une table avec le grand-oncle. Ils parlaient à voix basse en souriant. « Ils ont trouvé un point de droit coranique et ils en ont pour la soirée ». La bonne Victoria qui lui caressait les cheveux, s'inquiétait : « Ils restent des heures dans le patio glacial, les jambes à peine réchauffées par le braséro à discuter, de je ne sais quoi ». Son père disait que le grand-oncle qui représentait le Protectorat à Fès était un orientaliste distingué, un arabisant, un érudit ; il avait lu beaucoup de livres, surtout ceux qui sont pleins de poussière ronchonnait la tante. Plus tard elle dénicherait dans la bibliothèque du retraité, les *Mille et une nuits* dans un édition originale, la traduction du Dr Mardrus. Elle savait qu'il était allé à la Karaouyine lors de l'incendie et qu'il avait présidé aux secours alors que le pompiers arrosaient de jets d'eau la Grande Mosquée. Lorsqu'elle fut sauvée, le pacha serra longuement en silence la main du vieil ami. Mais le grand-oncle avait d'autres exploits à son compte « Il mange des yeux de mouton » disait la petite fille émerveillée. Aux difas offerte dans le désert par les notables et où l'on rôtiissait le méchoui, l'hôte détachait avec deux doigts agiles l'œil du mouton et l'offrait à l'oncle. Reconnaisant l'honneur qu'on lui faisait, il le dégustait avec une mine réjouie, multipliant les compliments. Elle s'initia ainsi aux jeux de la diplomatie. Il était plein de malice : aux dîners de famille, un hôte venu de la métropole, plein de sa culture livresque, s'extasiait sur la finesse du couscous dont les grains glissaient comme du sable, affirmant qu'il avait dû être roulé plusieurs fois. Le grand-oncle le confortait - oui, mais pas par la mains des femmes, par celle d'un mort. Et tous frissonnaient. Elle avait vu dans la campagne, non loin des bosquets d'oliviers, des tombes oubliées, fracturées par les orages, qui lassaient échapper des ossements blanchâtres...



**Le pacha de Fès avec les représentants de l'administration française**

En ce moment elle observait le ballet des serveurs, leurs pieds noirs et étroits qui s'enfonçaient à peine sur les tapis. Ils semblaient glisser, portant sur leur calotte rouge, bien en équilibre, les plateaux immenses chargés de plats de céramique bleue et verte. Elle guettait une hésitation, un faux pas, une contraction des orteils mais ils semblaient portés par un nuage moelleux et élastique. Ils découvrirent le plat couvert d'un cône tressés. Victoria lui octroya un peu de pastilla, ce gâteau feuilleté, à la croûte parsemée de petits tas de cannelle ou de sucre cristallisé et fourré de morceaux de pigeonneaux rôti et d'agneau confit, parsemés d'abricots et de raisins secs. Les convives s'alanguissaient, sirotaient le thé à la menthe, le grand-oncle et le pacha regardaient les volutes de leurs cigares monter jusqu'au plafond orfèvré et doré à la feuille. Son père parlait des finances de la ville avec le cadî qui remuait les doigts. Le jeune contrôleur civil adjoint montrait à sa mère une émeraude ronde comme une noisette et s'interrogeait ; il l'avait trouvée dans

le sable d'une oasis ; était-elle tombée de la bourse d'un caravanier venu du Sud ou y avait-il des mines d'émeraudes au Maroc ? Il se promettait de pousser le Protectorat à faire des fouilles. Soudain des fées sortirent des niches creusées dans les murs. Elles étaient quatre, cinq puis six, s'élançant au centre du salon. Leurs pieds nus bondissaient; leurs chevilles étaient cerclées de grelots dorés, des bandeaux d'or cernaient les frisures de leurs fronts où s'incrustait une rosace de brillants, des pendeloques de corail rouge coulaient le long de leur cou. Les musiciens qui jouaient en sourdine sur une estrade, accélèrent la cadence, l'oud cessa de gémir, les tambourins s'affirmèrent. Les danseuses brandirent des écharpes vertes frangées d'or, les lancèrent en l'air, les rattrapant puis s'enlaçant à leurs plis, multipliant les figures de danse. Leurs pieds battirent sur le tapis à un rythme infernal puis tout s'apaisa. Le luth reprit le dessus avec sa chanson gaie et vivace puis alanguie et nostalgique jusqu'à mourir. Les fées s'éclipsèrent dans leurs niches. Elle regarda autour d'elle. Les convives dodelinaient de la tête. Sa tante et sa mère fermaient leurs paupières. Alors elle se lança. Ses jambes étaient droites et fermes, ses pieds ne s'enfonçaient pas dans les tapis, moelleux mais élastiques. Si elle tombait, elle ne se fracasserait pas sur le marbre, la chute serait amortie. Elle ferait d'ailleurs comme les fées ! Personne ne la regardait et elle contourna les tables. Elle marchait ! Sur une table, elle aperçut une écharpe verte oubliée et d'un seul élan, franchit le cercle abandonné par les danseuses. Saisie par le rythme de la musique, elle imita leur jeu de ses petites jambes rondes. Les musiciens surpris se mirent à rire et à accélérer la cadence ; elle dansa, brandissant l'étoffe verte par-dessus sa tête, agitant les franges dorées, frappant du pied; le tapis résistait, la laine chatouillait délicieusement la plante. Les convives battirent des mains avec les musiciens. Son père courut la rechercher mais elle refusa l'abri de ses bras et marcha dignement vers le sofa où elle s'assit près de la tante Victoria et de sa mère qui essayaient une larme : « Elle marche ! » Mais le grand-oncle, juriste précis, rectifia : « Elle danse ».

Des années plus tard, devenue adolescente elle retrouva le pacha Si Tazi avec son grand-oncle. C'était à Brides-les-Bains, petite station thermale de la

Savoie. Les coloniaux venaient y soigner grâce à ses eaux sulfurées et sodiques les engorgements du foie et les séquelles des dysenteries. En haut des marches du Grand Hôtel, tante Victoria, un peu épaisse, mais toujours élégante, surveillait le ballet des grooms qui extrayaient les lourdes valises des voitures. Drapé dans son volumineux burnous de laine blanche, massif et taciturne, le pacha contemplant les vertes frondaisons du parc. Il esquissa un sourire : « Voilà la petite bayadère du Palais ! »

Elle voyagera beaucoup à travers le monde. Et de chaque pays, elle rapportera un tapis. Elle se souvint qu'elle fit rire les douaniers, à l'aube, dans le hall d'Orly désert tandis qu'à quatre pattes, faute de chariot, elle poussait devant elle, pareille à un bousier d'Égypte, un tapis roulé en boule. Venait-il du Népal, d'Inde, du Cachemire, de Turquie, d'Afrique, d'Amérique du Sud, du Moyen-Orient ou du Pakistan ?



**Fête familiale à Fès**

## La nuit de Fès

« S'il y a quelqu'un, à Fès, de plus poli que le bourgeois Fassi, c'est la nuit. Pareille à l'hôte qui vous recevait tout à l'heure, avec quelle dignité paisible, elle ouvre devant vous son beau palais de solitude, où la lumière et l'ombre glissent avec la douceur du pied nu sur les tapis. Aucun des bruits du jour ne vient gêner son silence. Elle vous donne toujours l'impression que vous êtes seul à exister pour elle. Sachez vous contenter de cette majesté dans l'accueil. A la nuit de chez nous, si on ne demande pas le sommeil, on lui demande plus qu'au jour : on lui demande le mystère d'une pensée qui se cherche, de la volupté qui s'inquiète, d'une lumière qui veille sur quelque objet précieux, d'une ardeur que rien ne distrait d'elle-même. Fès n'est pas la ville de ces ardeurs ni de ce tourment nocturne. Quand vous vous promenez pour la première fois la nuit entre ces hautes murailles sombres, dont les étages se surplombent et ne laissent paraître du ciel qu'un mince ruisseau de clarté, sous ces passages ténébreux, au bruit de ces eaux invisibles; ou que d'un endroit élevé vous voyez devant vous les terrasses lunaires, posées comme de larges dalles sur un cimetière de vivants, vous recevez de ce grand artifice une sensation de secret, d'impénétrabilité, que peu d'endroits du monde pourraient vous donner à ce point. Croyez pour un instant qu'à ce mystère des choses correspond un mystère pareil des esprits et des âmes. Et si l'illusion vous suffit, partez avant le jour, sans chercher à pénétrer plus avant une réalité où l'amour, l'intelligence et le plaisir sont hélas, si mal accordés au grand décor de rêverie. »

Nous venons de voir la face orientale de ce Janus que paraît être l'œuvre des Tharaud ; voici maintenant la face gréco-latine : elle se montre en réelle et discrète lumière dans les *Contes de la Vierge* et les *Contes de Notre-Dame*.

Là, pas d'autre source (mais combien riche ) que le Moyen-Age chrétien, de l'immense littérature duquel Jérôme et Jean Tharaud ont retenu les fictions qui leur ont paru les plus poétiques. Ils en ont gardé la fraîcheur sans y

maintenir un archaïsme qui, pour nous, lecteurs modernes, eut été nuisible à leur charme, en donnant ici au mot « charme » un sens quasi valéryen « charme », c'est-à-dire « poème ».

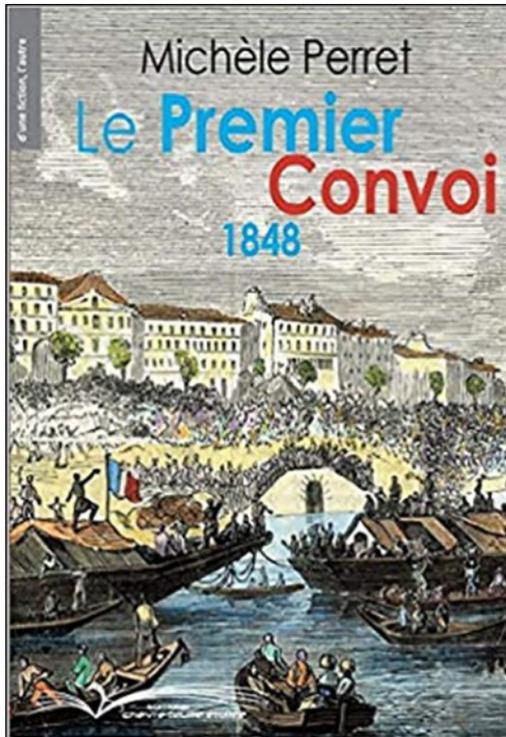
Afin de vous mettre immédiatement en contact avec cette poésie ou il arrive que nous rencontrions

« Les notes de musique posées sur les antiphonaires comme des oiseaux sur des branches ».



## Le Premier convoi 1848

Michèle Perret



Michèle Perret : Le Premier convoi 1848

Le Chèvre feuille étoilé ; Montpellier ; 2020

L'historienne de l'Algérie retrace la transportation des futurs colons. Embarqués au port de Bercy le 8 octobre 1848, 346 hommes, 314 femmes, réunis pour la majorité par un certificat hâtif de mariage et 300 enfants et, pour la plupart, issus du Faubourg Saint-Antoine. Pas de déportés, des

volontaires séduits par les promesses d'une vie moins dure, quelques révolutionnaires pourchassés qui s'étaient glissés dans la masse. L'idée était d'Alphonse de Lamartine, député depuis 1833, fondateur de la Société pour l'abolition de l'esclavage « qui avait brossé de brillante couleurs le mirage nord- africain ». Il était surtout, lui qui se voyait alors en futur président de la République de 1848, mû par le souci de lutter contre le paupérisme, aggravé par la suppression des Ateliers Nationaux qui fournissaient pourtant du travail. Il avait débloqué 50 millions pour cette opération: peupler la nouvelle conquête dont on ne savait que faire depuis 1830. Mais Michèle Perret a su donner de la chair à quelques personnages, privilégiant le romanesque et attachant le lecteur à leurs mésaventures, avec leurs tourments, leurs défauts, leurs secrets, leur ruse ou leur naïveté, leur réaction face à l'adversité. Départ triomphal de Paris, navigation en péniches le long de canaux, description de la vie fluviale depuis Moret-sur-Loing, les chants d'accueil des populations traversées et la réponse par le *Chant des Girondins* ou la *Marseillaise* et en chœur fervent : « Partir, partir pour l'Algérie ». Après la Seine, la Loire paresseuse et douce, la Saône et la découverte d'une France inconnue. La terreur des voyageurs précipités dans un abîme bruyant, noir, sans fin : le tunnel de leur premier chemin de fer jusqu'à Lyon et enfin à Marseille, l'Albatros et la mer affrontée dans la promiscuité, sur cette corvette à vapeur. Le 27 octobre, le débarquement à Arzew puis le village rêvé : Saint-Cloud : adieu bananiers, fleurs géantes, la mer n'avait pas été d'azur mais ses flots agités et amers. « Au lieu des jolies maisons individuelles et des jardinets fleuris, des casernements infâmes et sans intimité » élevés en hâte par l'armée. « La riche glèbe promise qui n'était que lande caillouteuse et poussiéreuse, les arbres chargés de fruits, des palmiers nains à moitié secs. » Oran, la ville cosmopolite encore en chantier, était séparée d'eux par la Montagne des Lions qui méritait alors son nom et ses ressources inaccessibles à ces colons sans argent, aux vêtements et outils abîmés par la mer. Ils végétèrent comme leurs plantes desséchées par le sirocco ou noyées par les pluies. Certains artisans repartirent pour la France. Les nouveaux habitants côtoyaient peu les Arabes habitant un douar éloigné avec leur

bétail car ils avaient fui depuis longtemps cette terre infertile et fiévreuse. Ils tentèrent de s'acclimater et commençaient à vivre lorsque survint « la mort rouge » : le choléra apporté par un navire qui avait bravé la quarantaine. On reste suspendu au sort des survivants, attachés à leur infortune depuis Bercy. Un jeune couple à l'espoir indestructible, enlacé devant ce qu'il doit appeler sa terre, a l'idée salvatrice pour lui et la colonie : la vigne, planter la plante fructifère même sur la rocaïlle.

Annie Krieger – Krynicki

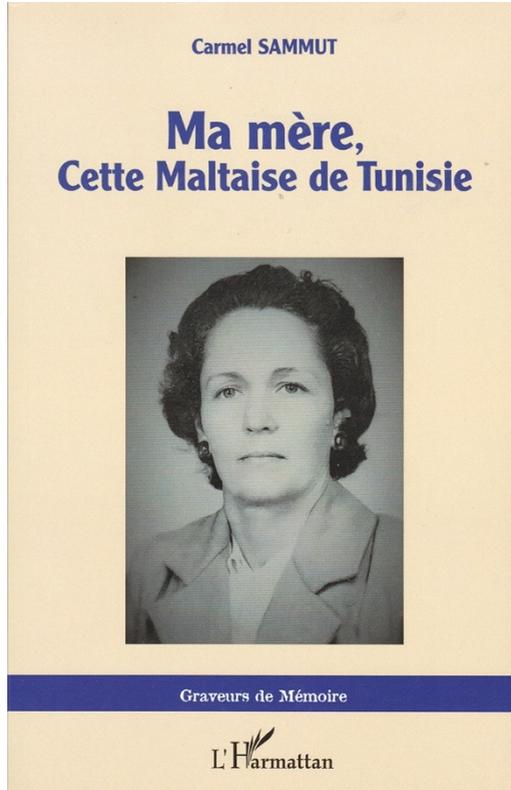
Annexe : Bibliographie choisie par l'auteur et surtout la liste nominative des 870 transplantés sous le titre « État des citoyens admis dans les colonies agricoles de l'Algérie sur la proposition de la Commission spéciale, instituée par l'arrêté du pouvoir exécutif en date du 2 septembre 1848 ».



**Le départ des colons en 1848**

# Ma mère , cette Maltaise de Tunisie

Carmel Sammut



**Ma mère , cette Maltaise de Tunisie**

l'Harmattan 2020

C'est une longue déclaration d'amour à cette mère, Jeanne, fille d'un cocher sicilien et d'une mère maltaise, Shembri, dont elle veut porter le

patronyme, mariée à un charron maltais, devenu ensuite chauffeur de taxi après avoir été cocher de fiacre, que rédige son fils. Elle en a fait un sociologue, expert en management, à la recherche de son passé, lui qui est né dans « fondouk de Tunis ». De ses trois autres enfants, elle a fait aussi des citoyens français et des notables laïques et cultivés, mais au prix d'une émancipation personnelle totale et douloureuse vis-à-vis de son mari, attaché, en dépit des réalités, à sa vie tunisienne, pourtant diminuée après l'indépendance. Mais de retour en France, elle exprime sa fierté d'émancipée, elle, la femme au foyer traditionnelle lorsqu'elle touche son premier salaire : celui d'assistante maternelle à Paris. Dans la tristesse de son départ à 90 ans, l'auteur compare son sort à celui de Marius Scalesi<sup>9</sup>, le « poète maudit » mais inspiré de la Tunisie car sa mère abandonna l'enfant souffreteux et peu prometteur qu'il était alors. Tandis que Jeanne l'encouragea dans ses études à la petite école près du Musée du Bardo où ils vivaient, puis au prestigieux Lycée Carnot. Il a fait le long trajet qui menait de la Bibliothèque, près du Souk El Attarine, celui des parfums, jusqu'à la Mazarine, le long de la Seine. Mais c'est aussi en parallèle à ce long témoignage d'amour, incompris et déçu parfois comme dans tout roman d'amour, les tableaux d'une communauté riche en couleur dont la vie se passait en marge de celle des Français, des Tunisiens et des juifs avec des interférences parfois mouvementées avec ces sujets de la Couronne britannique, à la vie dure et laborieuse. Elle était marquée de pauses religieuses, ciment de leur identité profonde : processions entre les églises, Saint- Paul, pour les Maltais, Sainte- Lucie pour les pêcheurs siciliens, créée en 1882, par le cardinal Lavignerie, dans le faubourg nord de la médina de Tunis, près du quartier de Bab el Quadra. Imprégnation religieuse dont témoigne le prénom rare de l'auteur, Carmel, en hommage au mont de la Bible. Le culte des morts aussi au cimetière du Borgel où il est revenu parmi les chapelles effondrées et les tombes éventrées par les pillards de bijoux mais il conduit désormais les siens au Montparnasse où il les visite. Attachement viscéral aux cimetières puisque la désaffectation du cimetière musulman de Tunis

---

**9 biographie de Marius Scalesi dans la section Biographies**

provoqua une des rares émeutes des Tunisois contre le tracé du tramway. Avec la mort de sa mère, il se sent dépossédé de sa part maltaise, elle qui lui faisait partager sa culture orale avec ses contes maltais et arabes qu'elle enjolivait de son imagination. Il sait qu'il l'a déçue dans ses rêves d'une réussite matérielle plus éclatante au lieu de la carrière d'un chercheur dont elle suit mal les exigences intellectuelles. Mais elle est très loin de la terrible Genitrix de Mauriac, car elle ne cherche pas à le contrarier lorsqu'il échappe à l'emprise religieuse : « Dans l'entre-deux guerres, les prêtres Augustiniens qui se rendaient de Malte en Tunisie pour faire des prêches en langue maltaise pour les fêtes pascales, menaçaient dans leurs sermons des flammes de l'enfer, ceux qui s'éloignaient du catholicisme ». Ils visaient francs-maçons et protestants. Or en épousant une protestante, le fils est conscient d'avoir rompu le pacte comme ses frères et sœurs mariés dans des famille juives ou agnostiques

Pour écrire ce livre, il « s'est dépouillé de ses oripeaux d'intellectuel pour rendre le réel de l'existence de ses parents », livrer des secrets de famille, peindre des personnages et des scènes d'autrefois. Il pense aussi qu'aux rapatriés auxquels il ne reste que les cimetières bien qu'ils aient dû aussi les abandonner mais il se rend dans « les bibliothèques qui sont des cimetières où dont ensevelis des trésors d'une valeur inestimable »... « Il n'y recherche pas la compagnie des morts mais veut extraire le tréfonds de l'âme humaine « Comme dans la bibliothèque de sa jeunesse, construite par le souverain hafside, Abou Zakaya , en 1240 à Tunis ». On dit que l'ascenseur social est en panne mais la Mère Courage de Malte a fait escalader marche par marche à ses enfants l'escalier de la réussite au prix de sa dépossession. Elle avait voulu faire « de ses enfants de Malte, dominée par l'Angleterre, et de la Tunisie, colonisée par la France, des citoyens français laïques et émancipés ». Mais on n'efface pas le pays d'enfance de sa mémoire .

Annie Krieger- Krynicki